

Recherches sociographiques



Michel BIRON, *La conscience du désert*, Montréal, Boréal, 2010, 212 p.

Lucie Lequin

Volume 53, numéro 1, janvier–avril 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1008948ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1008948ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lequin, L. (2012). Compte rendu de [Michel BIRON, *La conscience du désert*, Montréal, Boréal, 2010, 212 p.] *Recherches sociographiques*, 53(1), 248–249.
<https://doi.org/10.7202/1008948ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques et Université Laval, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

de venir en aide aux familles pauvres de la Basse-Ville de Québec. Cet engagement relevait d'une réelle préoccupation sociale et économique, d'une volonté de contribuer de manière pragmatique au développement de sa société bien plus que d'un engagement d'abord idéologique. Le pragmatisme et la volonté de poser des gestes concrets pour trouver des solutions aux problèmes et aux conflits qu'on lui a soumis ont été deux constantes de l'action de Guy Coulombe bien dégagées dans l'ouvrage. Il avait en lui la fibre d'un entrepreneur – héritage familial – qu'il a mise au service des affaires de l'État, de la recherche du bien commun et du développement social autant qu'économique. L'exercice du pouvoir public tel qu'il le concevait débordait donc largement une certaine vision affairiste et plus étroite qui a eu tendance à s'imposer à partir de la fin du 20^e siècle dans bien des appareils d'État, au Québec comme ailleurs.

Une constante apparaît très bien dans l'ouvrage. Guy Coulombe a passé une bonne partie de sa vie de gestionnaire à « éteindre des feux », à trouver des solutions à des situations difficiles (le dossier des Jeux olympiques de 1976, l'exploitation de la forêt boréale) et à relancer des organisations en difficulté (la Sûreté du Québec, *Le Devoir*). Différents premiers ministres d'allégeances diverses lui ont fait confiance car il avait une conception élevée des affaires publiques et d'excellentes qualités de gestionnaire qui ont fait de lui l'un des plus grands hauts fonctionnaires de l'État québécois de l'ère moderne. Les écrivains et les hommes et femmes politiques étant les choix privilégiés des biographes, il est heureux que les grands commis de l'État commencent à les intéresser, mais encore faudra-t-il que les auteurs y mettent l'effort nécessaire pour leur rendre justice.

Simon LANGLOIS

Département de sociologie,
Université Laval.
simon.langlois@soc.ulaval.ca

Michel BIRON, *La conscience du désert*, Montréal, Boréal, 2010, 212 p.

La société québécoise contemporaine participerait d'une « culture-buffet ». Cette abondance de choix évite le conflit, mais renvoie à la solitude et au précaire. L'individu ne sait plus à quel groupe s'identifier tout en souffrant, paradoxalement, d'un « excès d'identité » et de la « fatigue d'être soi ». Plongé dans une anomie sociale pérenne, il ne fait qu'effleurer le monde et, trop souvent, il prend le maquis plutôt que de se frotter à l'autre. Dans cette société, l'écrivain n'est pas un « écrivain de la rupture » puisqu'il ne saurait avec qui ou quoi rompre. Marginal ou déserteur, il écrit dans le « désert ». C'est sur ce procès sombre de la littérature québécoise que Michel Biron ouvre *La conscience du désert*, qui rassemble seize textes, parus entre 1998 et 2010, sauf « Exotisme du proche : André Major et Pierre Nepveu », qui est inédit.

L'idée de *conscience du désert* émerge et crée une vision d'ensemble, souvent audacieuse, tant sur la littérature québécoise que sur la culture contemporaine. En

outre, Biron perçoit la littérature québécoise en dehors des frontières nationales et la rattache à des auteurs tantôt américains, tantôt français ou encore belges. Cette approche transnationale se greffe à un regard transhistorique et éclairant entre la littérature actuelle et celle des 19^e et 20^e siècles puisqu'il veut aussi appréhender la littérature en dehors de la périodisation convenue. Il minimise notamment l'effet de la Révolution tranquille et, par le recours à de nombreux rappels historiques et littéraires, il trace, depuis le 19^e siècle, un continuum de la solitude et de l'effacement, ce qui constitue, pour lui, la conscience littéraire du Québec, à partir de laquelle l'écrivain s'invente lentement « dans un espace neuf mal défini ». L'essayiste met alors en évidence le danger d'importer des concepts – celui de la modernité notamment – sans s'interroger sur leur pertinence. C'est que, pour Biron, l'écrivain québécois moderne ne se découvre pas selon l'image française de l'écrivain bohème puisqu'il n'a pas à « se définir contre un modèle plus ancien, lui, non moderne ou pré-moderne ». Enfin, la conscience du désert obscur donne parfois naissance à un certain espoir comme le laissent entendre les textes sur l'écriture rédemptrice (Blais) et le désir de renouer avec l'autre (Nepveu et Major).

Au fil du recueil, s'esquisse donc une nouvelle interprétation de la littérature québécoise : une littérature « déconflictualisée » et qui devrait être, à l'instar du modèle belge, dénationalisée, soit libérée du « pacte exclusif avec la nation ». C'est aussi un appel à participer pleinement à ce qu'il appelle le *grand contexte* littéraire ; c'est d'ailleurs ce que pratique Biron par son approche dialogique transnationale et transhistorique, posture qui lui permet de se ranger du côté des détracteurs, soit ceux qui évitent le prêt-à-penser. Il termine son recueil sur une invitation à lire réellement les œuvres contemporaines : « Il n'y a pas de pire service à rendre à une littérature que de la protéger d'un discours véritablement critique ». Avec lucidité, apprivoisant le désert, cette lecture interprétative de Biron entame ainsi une conceptualisation novatrice de la littérature québécoise et vaut d'être approfondie.

Lucie LEQUIN

Département d'études françaises,
Université Concordia.
lucie.lequin@concordia.ca

Noël VALLERAND, *Les arts, l'université, la politique culturelle*, Montréal, VLB éditeur, 2010, 251 p.

Claude Corbo poursuit son travail d'historien sur la constitution de l'histoire de l'enseignement des arts au Québec en publiant *Les arts, l'université, la politique culturelle* qui réunit des textes de Noël Vallerand. Cet ouvrage se situe dans la continuité de son ouvrage précédent portant sur ce qu'on a dénommé le Rapport Rioux. Cette fois-ci, il a regroupé des écrits de Noël Vallerand dont les finalités sont diverses. Alors qu'il occupait des postes de gestion dans le milieu culturel et universitaire, Vallerand a produit un nombre important de documents destinés